

Le clair et
l'obscur

Résumé :

2067. L'humanité disparaît pour laisser place au néant. Deux cents années plus tard, au commencement de l'année 2267, un homme se réveille dans une chambre sans fenêtre, plongé dans l'obscurité. Il ne comprend pas ce qui lui arrive, ni qui est cet homme allongé sur le lit qu'il découvre lorsque la lumière pénètre dans la pièce quand une porte s'ouvre enfin. Il sait cependant que cela n'indique rien de bon, alors il se contente simplement d'attendre, bien que devenant fou de cet isolement forcé. Il attendra, impatient, comme un simple spectateur, le dénouement.

1^{er} janvier 2267, 8h30.

Obscurité, tu seras dorénavant pour moi la lumière.

Le noir complet.

Une voix, là-bas, au loin. Un homme, semblait-il. Une voix grave, autoritaire.

« Où est-il ? Comment ça « qui ça ? » ? Le patient ! Je veux le voir. Mais dépêchez-vous bon sang ! »

Puis tout à coup, un bruit de clef qui tourne dans une serrure, une porte qui s'ouvre, de la lumière qui entre dans la pièce. Elle laissait découvrir une toute petite salle carrée, sans aucune fenêtre. Aucun meuble non plus, si ce n'est peut-être ce lit de fortune qui trône en son centre, et sur lequel un homme est couché. Paisiblement, profondément endormi. Il est relativement grand, c'est à peine s'il passe dans son lit, qui ne semble d'ailleurs pas fait pour lui. Il faut croire qu'il ne devait pas être attendu. Il est musclé et plutôt beau pour son âge, il doit avoir dans les quarante ans, il a dû en faire chavirer des cœurs à l'époque, c'est certain.

On entend une voix plus aigüe, une femme sans doute. Elle semble paniquée, nerveuse : « Nous avons eu du mal avec celui-ci, c'est peut-être dangereux, docteur...»

Un homme entre dans la pièce sombre. Il n'est pas très grand, comparé à l'homme allongé sur le lit. C'est un petit bonhomme à qui on donnerait une soixantaine d'années, pas moins. Son crâne dégarni reflète la pâle lumière provenant du couloir. Il est vêtu d'une longue blouse blanche avec de grandes poches dans lesquelles il a enfoncé ses mains et il a deux petits yeux sournois qui ne donnent pas envie de lui faire confiance. Cet homme a un nom. Il est marqué sur sa blouse. Il s'appelle John Miller. Etrange petit bonhomme, John. Etrange petit bonhomme.

Il observe avec intérêt et curiosité le patient. On peut même déceler une pointe d'amusement dans son regard, bien que sur l'instant, il n'y ait absolument rien de si drôle que ça. Un petit sourire apparaît sur ses lèvres fines. Etrange petit bonhomme.

Il y a une infirmière derrière lui. Très jolie d'ailleurs, avec de beaux et longs cheveux noirs. Elle non plus n'est pas bien grande, pas très vieille non plus. La vingtaine peut-être. Nouvelle dans le métier sans doute et peu expérimentée. Elle semble anxieuse, sans raison apparente puisque tout est calme, tout est sous contrôle, rien ne peut arriver, ne t'en fais pas jolie demoiselle, ça ira, ça ira. Cette femme a une blouse mais pas de nom inscrit dessus. Je ne comprends pas pourquoi elle n'y a pas droit. C'est dommage, je suis persuadé que son nom aurait été aussi beau que l'est son visage.

« Deux cents ans, vous m'avez dit, Ann ? » questionna le petit bonhomme, d'une voix sans aucun entrain particulier. Ann, c'est un joli prénom, en effet. Je suis heureux de te connaître Ann, ton visage restera gravé dans ma mémoire dès à présent. Ann, n'y avait-il pas une chanson qui parlait d'une jolie demoiselle qui s'appelait Ann ? Peut-être pas, je ne sais plus. Si elle n'existe pas encore, je la ferai exister, pour tes beaux yeux couleur noisette.

« Deux cents ans, oui docteur » répondit-elle, de sa voix légèrement tremblante, mais si douce, si douce. Continue à parler, jolie demoiselle, s'il te plait.

« Nous en avons encore trouvé plusieurs dans ce même état au cours de la semaine dernière. Ils sont comme tombés du ciel, c'est incroyable ! » poursuivit-elle. Les médecins de nos jours ne croient plus aux miracles à première vue. Sauf peut-être cet étrange John, qui scrutait encore l'homme allongé, et prenait un air tout à fait détaché. Il semblait réellement amusé de la situation, tant et si bien que s'il avait pu rire, il l'aurait sans doute fait. Je ne sais pas si cela doit me rassurer.

« Hm. Tout a l'air d'avoir marché correctement. Je pense qu'il est grand temps de réveiller cet homme. Deux cents années de sommeil, il doit s'être suffisamment reposé. Je repasserai ce soir, vers vingt heures. Faites le nécessaire Ann. » Amusante cette idée de soir, comme si dans cette salle on pouvait avoir la moindre idée de l'heure qu'il est. Il aurait très bien pu être minuit que personne ne s'en serait aperçu. Il fait toujours nuit ici. Heureusement, ils ont enfin pris l'initiative de le réveiller. Cette obscurité commençait à me rendre fou. Peut-être vont-ils le faire sortir. Il me tarde de sortir d'ici moi aussi.

J'ai les jambes engourdis à force de rester assis là, par terre, dans ce coin obscur de la pièce.

John le petit bonhomme étrange sortit alors de la chambre, laissant Ann seule ici. Cette dernière osait à peine toucher l'homme qui était sur le lit. Il n'est pas bien toxique pourtant, mais l'étranger a toujours effrayé, que ce soit aujourd'hui comme il y a deux cents ans.

Elle lui fit une piqûre dans le bras droit, puis recouvrit la zone piquée par un pansement et s'en alla, fermant précautionneusement la porte. Le voilà à nouveau seul. Enfin, non. Il n'est pas seul car je suis là, et je veille sur lui. Tout ira bien. Attendons le soir, maintenant.

20h15. J'ai très envie de revoir Ann, j'espère qu'elle sera encore là. Mais elle a peut-être déjà fini son service. Je ne sais pas à quelle heure l'équipe de nuit prend le relais. Si je ne la vois pas ce soir, au moins je la verrai demain matin. Le souvenir de son visage me permettra sans doute de faire d'agréables rêves. Si seulement j'arrivais à dormir, au moins un peu. Mais cela m'est impossible. Je ne peux pas fermer les yeux.

Des bruits de pas dans le couloir. Ce sont eux, ce sont eux !

A nouveau, un bruit de clef qui tourne dans une serrure, une porte qui s'ouvre, de la lumière qui entre dans la pièce. L'homme sur le lit n'a pas bougé, on pourrait croire qu'il est mort. Peut-être qu'il l'est d'ailleurs, je n'en sais rien, je ne me suis pas vraiment approché de lui. Le petit bonhomme, John, entre dans la salle. Il doit avoir une journée de travail entière derrière lui et ne semble pas fatigué. A ma déception, Ann n'est pas là, il n'y a que le docteur. Tant pis, ce sera pour demain matin. Je prendrai mon mal en patience. Je pourrais peut-être lui proposer d'aller boire un café ? Non, non, non, elle ne me connaît pas, elle va me trouver bizarre. Mais elle est si belle, il me faut agir.

L'étrange petit bonhomme s'approche du lit où l'homme est allongé. Il pose sa main sur le front du patient. Il semble bien moins amusé qu'il ne l'était ce matin. Quelque chose le préoccupe sans doute. C'est sans importance pour moi. Son léger sourire a disparu, cela me satisfait. Je n'aime pas lorsque les gens sourient sans raison. Cela leur donne un air stupide qui m'exaspère au plus haut point.

L'homme vient de bouger. Quelques doigts à peine, mais j'imagine que c'est un bon début. Au moins, il est vivant. Cela me rassure. On entend les draps du lit qui se froissent aux mouvements du patient qui se réveille doucement, tranquillement. De là où je suis, je devine qu'il a ouvert les yeux. Sa tête bouge de droite à gauche, il regarde autour de lui, il regarde l'étrange petit bonhomme qui se tient au-dessus de lui et qui l'observe comme on observerait un enfant qui dort dans un berceau. Le patient tente de se redresser dans son lit, on dirait qu'il veut se lever. Il s'efforce tant qu'il ressemble à un animal en panique cherchant à s'enfuir d'une cage qui l'emmènerait loin de chez lui. Cette pensée m'amuse un peu, je ne sais pas pourquoi. Je réprime une légère envie de rire, mais je crois que l'homme sur le lit l'a remarqué car maintenant qu'il est parvenu à se redresser tant bien que mal, ses yeux me fixent. Ses yeux bleus, ils sont étranges, ils n'expriment aucune émotion, c'est comme si toute vie s'en était échappée. Après deux cents années, ça ne m'aurait pas étonné. Mais c'est tout de même troublant. Peut-être me défie-t-il du regard ? Je ne vais pas me défilier, je le fixe à mon tour. Il ne cille pas, et ce que je trouve plus étonnant encore, c'est qu'il ne cligne pas des yeux, ses paupières restent parfaitement immobiles. Il y a quelque chose d'inhumain chez cet homme. Pour un peu, il me mettrait mal à l'aise. Mais je le fixe encore, c'est une question de fierté, tout simplement.

« Monsieur ? Monsieur ? » appelle le petit bonhomme de sa voix la plus autoritaire. Pour un peu, je jurerais qu'il ne se sent pas très à l'aise non plus, seul dans la pièce avec cet homme. Mais il n'est pas seul, je suis là, même si on ne me voit toujours pas. Ses appels restent sans réponses, le patient semble tout à fait ailleurs, comme errant dans son propre monde, bien loin sans doute, et il continue de me fixer. Intrigué, le docteur John regarde dans la direction où se posent les yeux de l'homme. Ils sont deux à m'observer à présent, mais j'ai l'impression que le petit bonhomme ne me voit pas. Son regard cherche quelque chose qui pourrait être susceptible d'attirer l'attention de son patient, sans y parvenir, il ne comprend pas. L'obscurité est le meilleur endroit où se cacher.

Il se tourne vers l'homme et il réitère sa demande « Monsieur ? Monsieur ? ». Il n'obtient toujours pas de réponse. Cela commence à être long, et je sens le regard du patient qui ne se détache pas de moi. J'aurais préféré que ce soit Ann qui me regarde aussi longtemps, mais on ne m'a pas demandé mon avis. Si j'avais pu choisir, évidemment, j'aurais choisi Ann, cet homme ne m'attire pas du tout, je ne comprends pas ce qu'il me trouve pour me scruter de cette manière. Soudain, d'une voix monocorde à glacer le sang, peinant à articuler correctement, il répond par une succession de courts mots au docteur John « Oui. Monsieur. Qui je suis. Où. Monsieur. D'accord. » Ses yeux ont lâché les miens, ils se dirigent maintenant en direction du petit bonhomme, qui paraît de plus en plus déstabilisé. Celui-ci essuie une goutte de sueur, qui commençait à perler de son crâne dégarni, avant d'essayer de formuler une réponse la plus succincte possible pour que l'homme comprenne, d'une voix qui se voudrait à présent apaisante, presque paternelle, comme pour rassurer un fils qui sortirait d'un horrible cauchemar. « Vous êtes au centre hospitalier le plus important d'Emerald, région principale de la planète Gaïa... Nous ne savons pas encore comment vous êtes arrivé sur notre planète. D'après les résultats des analyses menées dans nos laboratoires ici, à Emerald, vous étiez un habitant de la Terre avant sa destruction en 2067, il y a maintenant deux cents ans. Par la suite, ces analyses n'ont pas révélé beaucoup plus d'informations à votre propos, je peux cependant vous dire que votre nom est George Austin, et que vous êtes un miraculé. » George Austin. George, George... Austin. Ce nom me rappelle vaguement des souvenirs, mais je ne saurais dire ce à quoi il correspond, je suis pourtant persuadé de l'avoir déjà entendu un jour, quelque part. Austin. Il est possible que je connaisse cet homme, ou que cet homme me connaisse, ce qui expliquerait qu'il m'ait fixé si intensément il y a quelques instants. Mais son visage ne me rappelle rien. Peut-être cela reviendra-t-il avec le temps. D'ailleurs, je ne sais même pas d'où je viens ni comment j'ai atterri ici, et puis personne ne prête attention à moi, même lorsque je sors de mon coin obscur, comme je le fais à cet instant précis. Je m'approche doucement du lit où se trouve le patient, à bonne distance du docteur cependant, qui n'a aucun regard pour moi, j'ai l'impression de ne pas exister. Il n'y en a que pour ce

George Austin. Ce dernier ne dit rien et ne bouge plus, pendant un long moment, où le temps donne l'impression d'être suspendu dans le vide, au-dessus d'un précipice qui n'a pas de fond, où l'on pourrait tomber éternellement, éternellement, éternellement...

Au bout d'un certain temps, reprenant peu à peu ses esprits, George se risque à demander, d'un ton légèrement plus assuré mais quelque peu hésitant : « Que... que s'est-il... passé ? » Mais l'étrange petit bonhomme ne répond pas, il n'a pas l'air de vouloir lui expliquer, il a pourtant le droit de savoir. Il garde le silence, dérobant son regard de George Austin. J'aimerais bien le lui expliquer moi-même à cet homme, mais je n'en sais pas plus que lui. Le silence devient de plus en plus pesant, je voudrais parler pour le combler, mais je n'ai rien à dire. Alors je me tais, moi aussi. Le patient semble comprendre qu'il n'obtiendra aucune réponse, alors il lui pose une seconde question, mais cette fois je décèle dans sa voix une pointe de colère : « Qu'est-ce... qu'est-ce que l'on va... faire de... de moi ? ». Le docteur semble chercher des mots qui n'existent pas pour exprimer quelque chose qu'il ne faudrait pas dire et qu'il ne faudrait pas non plus entendre. Il se tait encore, il est désemparé. George n'a plus de patience et demande à nouveau, sans une once d'hésitation dans la voix, mais avec toute l'agressivité dont il puisse être capable « QU'ALLEZ-VOUS FAIRE DE MOI ? ». Ses yeux ne sont plus tout à fait vides. Ses yeux, ce sont ceux d'un assassin, de quelqu'un qui vous en veut, qui en veut au monde entier sans même en savoir la raison précise; et quand bien même il y aurait une raison, elle nous semblerait absurde et dérisoire. J'aime bien ce regard là, ce type a l'air d'en avoir dans l'estomac. Je sens que nous pourrions devenir amis, d'éternels amis. Le docteur John paraît de plus en plus embarrassé, je pense qu'il a très envie de partir. Il articule alors, d'un ton le plus calme possible se voulant rassurant, ces quelques mots qui, dans sa bouche, sonnent atrocement faux : « Monsieur Austin, je pense qu'il vous faut encore du temps pour reprendre vos esprits. Nous verrons tout cela... plus tard. » Suite à cela, il tourne les talons et se dirige doucement vers la porte. George Austin essaie tant bien que mal de se lever, mais il n'y arrive pas. Il hurle, maintenant. « JE VEUX SORTIR D'ICI, VOUS N'AVEZ PAS LE DROIT DE M'ENFERMER ! OÙ ALLEZ-VOUS ? REVENEZ ! » Il sort de son lit difficilement, pose un pied à terre, puis l'autre. Le médecin a déjà posé sa main sur la

poignée de la porte, il va sortir dans quelques secondes, George n'aura jamais le temps de le rattraper. Le patient fait un pas et s'écroule sur le sol d'un seul coup. L'étrange petit bonhomme vient de quitter la pièce. J'ai à peine le temps de réaliser la chute de George Austin que tout redevient sombre, et je n'y vois plus rien. C'est comme si rien ne s'était passé, mais pourtant je sais que quelque chose vient tout juste de changer.

J'entends la respiration rapide de George Austin, encore à terre, essoufflé, trop faible pour se relever. Il bouge dans tous les sens, j'imagine qu'il essaye de regagner son lit. Il rampe, je crois. J'entends les paumes de ses mains qui se posent sur le sol à chaque fois qu'il veut avancer, il s'en sert comme des ventouses. J'entends son corps qui glisse contre le plancher. J'espère pour lui que le sol n'est pas trop sale, il me semble qu'il avait des vêtements blancs lorsque je l'ai vu dans la lumière. Je reste debout, immobile, à écouter le moindre de ses mouvements comme on écouterait une musique que l'on n'a pas entendue depuis longtemps, une musique qui nous rappelle tant de souvenirs, aussi beaux que douloureux. Et puis je pense à Ann, et je me dis *vivement demain matin*, mais la nuit risque d'être longue. Sa respiration se fait de plus en plus forte, j'ai l'impression que chaque centimètre parcouru lui demande un effort surhumain. Je sens quelque chose en bas de ma jambe. Ce quelque chose a tout l'air d'être une main. C'est la main de George, qui serre ma cheville de toutes ses forces. Surpris, je lui demande : « Eh, tu fais quoi là ? ». Et, de son souffle court, il me répond le plus simplement du monde : « Je sais ce qu'il se passe. » Et suite à cela, nous avons parlé pendant un long, très long moment.

23h30. Il s'est à nouveau endormi. Moi, je me décide à rester éveillé cette nuit encore. De toute façon je n'ai pas sommeil, et puis j'ai tellement de choses à penser. Surtout à cette magnifique infirmière qui reviendra au matin... Ann. Je me demande comment je vais pouvoir l'aborder, je me pose beaucoup de questions. Je me pose également beaucoup de questions sur ce dont George m'a fait part avant qu'il ne s'endorme encore. Notre conversation a duré au moins une heure et demie, bien qu'ici nous perdions toute notion du temps, c'est une estimation qui ne me paraît pas mauvaise.

Est-ce vrai ? Comment pourrais-je lui faire confiance ? Je ne le connais pas tellement, après tout. Et puis il n'a peut-être pas toute sa tête... Je pense à beaucoup de choses, beaucoup de questions auxquelles je n'ai pas de réponses, et personne n'est susceptible de pouvoir me les donner. Encore une histoire à devenir fou. Cela s'ajoute à cette perpétuelle obscurité qui a déjà entamé chez moi une certaine folie... et ce sommeil qui ne vient pas, qui ne vient plus, qui ne veut plus venir. Comme si moi, je n'avais plus le droit de me reposer et de faire des rêves. Je ne demande pas forcément de beaux rêves. Juste des rêves, et peu m'importe s'ils se transforment en cauchemars. J'aurais au moins l'impression de redevenir un être normal. Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond chez moi. Peut-être George a-t-il raison ? Arrête de te poser des questions, arrête, arrête, arrête. C'est une torture infinie pour un esprit, c'est une souffrance sans nom qui s'empare de vos pensées et qui ne veut plus partir une fois qu'elle s'y est confortablement installée. Arrête, arrête, arrête.

Je décide de me changer les idées. Il me reste encore beaucoup de temps avant qu'Ann ne revienne. Après tout, je me dis que George ne bougera pas et qu'il ne craint rien dans cette chambre. Je n'ai plus nécessairement besoin de veiller sur lui comme sur un enfant. Je me dis aussi que la lumière me ferait sans doute le plus grand bien, qu'elle engloutirait toutes mes idées noires, avalerait mes sombres pensées, et me ferait ainsi entrevoir quelques réponses à mes questions. Et puis, personne ne fait attention à moi, alors, finalement, je n'ai aucun risque à sortir de cette salle pour prendre un peu l'air. Ainsi, je m'avance jusqu'à la porte, en faisant bien attention à contourner le lit où George est plongé dans ses rêves ; je n'ai pas envie de le réveiller. Doucement, tout doucement, pas après pas, et je me retrouve enfin face à la porte. Je cherche la poignée dans le noir. Impossible de la trouver. Pourtant, je suis certain que cette porte s'ouvre également de l'intérieur, j'ai vu l'étrange petit bonhomme le faire il y a quelques heures, la poignée n'a pas pu disparaître. Je cherche encore, pendant un long moment. Je vérifie le moindre centimètre carré de la porte. Aucune trace d'une quelconque poignée... étrange. Le fait de savoir à présent qu'il m'est impossible, interdit, de sortir d'ici me rend de plus en plus nerveux. Je déteste cet endroit clos, je ne peux plus supporter cette

obscurité, je ne vois rien, je perds tous mes repères, je me sens perdu, je me sens oublié, je me sens oppressé, j'ai du mal à respirer à présent. Je panique. Cela ne me ressemble pas. Mais je panique.

J'hurle : « JE VEUX SORTIR D'ICI, VOUS N'AVEZ PAS LE DROIT DE M'ENFERMER ! ». Je tambourine contre la porte, dans l'espoir qu'une infirmière passe dans le couloir et daigne m'ouvrir, me libérer de cette prison, de cet endroit qui veut ma mort. Et pour la première fois depuis que je me trouve ici, j'ai envie de pleurer. Non pas de tristesse, mais d'angoisse et d'impuissance. Je ne peux rien faire et ces gens ont pris le contrôle sur moi, sur ma vie, sur nos vies, à moi et à George, alors que c'est maintenant tout ce qu'il nous reste. Ils ne devraient pas avoir le droit de nous faire subir cela, ce n'est pas humain. Nous ne voulons de mal à personne, mais ce sont peut-être eux qui nous veulent du mal. Et cette dernière pensée me fait l'effet d'un coup de poignard dans le cœur ; je tombe à genoux, de désespoir.

Puis soudain, une voix : « Que se passe-t-il? ». Enfin quelqu'un qui se préoccupe de moi. Je me calme peu à peu. Et je réalise que c'est seulement George qui s'est réveillé suite à mon hurlement, et à tout ce bruit que j'ai fait. J'avais presque oublié sa présence. Je n'ai pas envie de l'inquiéter, de lui communiquer mon angoisse. Je n'ai d'ailleurs pas non plus envie de parler, plus maintenant, alors je me contente seulement de répondre, d'un ton que j'essaie de rendre le plus serein possible mais qui s'avère finalement peu convaincant : « Rien, rendors-toi. » Mais il ne semble pas en avoir envie. Je le comprends, il doit être contrarié à présent, je l'ai sans doute réveillé au beau milieu d'un rêve qui devait lui être agréable et maintenant il ne va pas se gêner pour me faire la conversation même s'il sait que je n'en ai aucune envie. Je regagne à tâtons le coin de la pièce que j'occupe depuis le début. Il me parle, et ses mots sont comme des bruits de fond que j'entends mais que je n'écoute pas, car je sais que de toute manière, je n'aurai pas envie de lui répondre. Soudain, ces quelques paroles captent mon attention : « ... et tout ce qui un jour fut aura disparu, et tout ce que nous avons vécu, et tout ce que nous avons vu... mais nos âmes errent sans fin, même dans ce qui n'existe plus... ». Ces vers, je les connais, mais je ne sais pas comment. J'ai déjà entendu ce poème quelque part, sans

doute il y a bien longtemps, et cela me trouble que George le connaisse également, et par cœur. Je ne fais aucune réflexion, et je m'assois par terre dans le noir, repliant mes jambes contre mon torse, comme s'il faisait froid. Ou pire, comme si j'avais peur de quelque chose. Je reste silencieux, j'attends patiemment que George se taise, ce qui prend plusieurs minutes ; j'ai l'impression qu'il est un véritable moulin à paroles, qu'il ne s'arrêtera jamais. Puis je n'y prête plus attention et je pense à Ann. George se tait, et je devine qu'il se rendort.

J'angoisse, je réfléchis, j'ai peur, j'étouffe, je reste silencieux, jusqu'au matin.

Le lendemain, 8h30. Je suis tiré de mes pensées par des bruits de pas lourds qui proviennent du couloir, ils s'approchent de notre chambre. Ce bruit résonne dans mon cœur comme si un homme était enfermé à l'intérieur et qu'il marchait, encore et encore, jusqu'à l'épuisement. Mon cœur qui bat si fort. Le matin est peut-être enfin venu, dans cette nuit sans fin. A l'idée de revoir Ann, je me relève, les jambes engourdies d'être restées repliées, si longtemps assis sur le sol. Je mets quelques mèches de cheveux en place pour que l'infirmière me trouve agréable à regarder. J'espère que cela lui plaira. Je vérifie mon haleine et je ne sens rien du tout, ce doit être bon signe. Puis, je m'éclaircis la voix car cela fait longtemps que je n'ai pas décroché le moindre mot et ma voix doit s'être éteinte. Et j'attends.

Aujourd'hui encore, un bruit de clef qui tourne dans une serrure, une porte qui s'ouvre, de la lumière qui entre dans la pièce. J'ai l'impression que l'on vient nous libérer de cette horrible prison ; pensées vite obscurcies par l'ombre de l'étrange petit bonhomme, John, qui arrive d'un pas assuré dans la chambre. Ce matin encore, il est talonné par Ann, la voilà enfin. Elle est encore plus jolie qu'hier, j'ai envie de le lui dire, mais je me retiens car le moment des révélations n'est pas encore venu. Et aussi parce que j'angoisse à l'idée de lui adresser la parole, elle m'impressionnerait presque à présent, malgré sa petite taille. Je suis heureux de la voir, mon cœur devient plus léger ; l'homme enfermé à l'intérieur est amoureux.

George est assis sur le bord de son lit, il bouge à peine, il fixe le mur devant lui, il attend. Lui aussi attendait sans doute le matin, mais pas pour la même raison que moi. La sienne je ne la connais pas, et je n'ai aucune envie de la connaître d'ailleurs. J'imagine que nous attendons tous les deux au moins une chose en commun, à savoir sortir d'ici. Toujours est-il qu'il doit être dans cette position depuis un certain temps, bien que je ne sache pas non plus depuis quelle heure il est réveillé ; je n'y ai pas prêté attention. Son lit est assez haut pour que ses pieds se balancent doucement, imperceptiblement, dans le vide, bien qu'ils soient à peine à quelques millimètres du sol, il est comme un grand enfant sur une balançoire trop petite. Ses yeux sont immobiles, ses paupières ne semblent toujours pas cligner, rien n'a changé depuis hier. Rien ? L'étrange petit bonhomme, John, s'approche lentement de cette statue froide comme le marbre, l'observant avec beaucoup d'attention. Il déclare soudain, en se tournant vers Ann, comme si ni moi ni Georges ne pouvions l'entendre, cette mystérieuse phrase qui ne me rend que plus nerveux et anxieux : « Je crois que ça ne marche pas. » Mais qu'est-ce qui ne marche pas ? Pourquoi ne veut-il pas s'exprimer plus clairement ? Encore des questions qui n'obtiendront toujours pas de réponses, ils veulent me rendre complètement fou, je ne peux plus supporter d'être ici, ils doivent me le dire, les questions se bousculent dans mon esprit, je ne comprends rien, et d'ailleurs qu'est-ce que je fais là ? Est-ce un piège ? Est-ce un cauchemar ? Me réveillerai-je un jour ? Encore des questions, des questions, des questions, pas de réponse, toujours pas de réponse, personne, personne ne me répond, mais j'ai besoin, s'il vous plaît, j'ai besoin de réponse. George ne réagit pas, il ne semble pas alerté ni même affecté par les propos du docteur, alors je hurle : « QUE SE PASSE-T-IL ? POURQUOI VOUS NE VOULEZ RIEN NOUS DIRE ? ».

Mais personne ne m'écoute ni même ne m'entend. C'est un cri dans le vide, un cri de détresse auquel personne ne fait attention, c'est un cri qui n'existe pas. J'aurais beau hurler à en perdre la voix, j'aurais beau m'époumoner à n'en plus pouvoir respirer, j'aurais beau crier de tout mon être, je resterai muet. Je comprends bien à présent. Moi, je n'existe pas. George ne m'avait pas menti. Et il est le seul à tourner la tête dans ma direction, l'air de dire *je t'avais prévenu*. Il est le seul à me voir. Il

avait raison. George. Et moi, je suis une partie de George. George Austin, c'est moi. Oui, c'est moi. Et cet homme sur le lit, c'est moi aussi. George Austin, c'est moi, c'est lui. Mais lui, il existe. Moi, je n'existe pas. Moi, il paraît que je suis son âme, ou quelque chose comme ça. Et lui, il est mon corps. A nous deux, nous faisons un homme. Voyant mon air tout à fait dépité, regardant à présent de ses yeux froids et fixes le docteur John, George demande à ma place, de sa voix toujours aussi monotone : « Que se passe-t-il ? Vous ne voulez rien nous dire ? ». Son ton me glace toujours le sang. Enfin, façon de dire les choses, évidemment. Cet homme, ça ne peut pas être moi, je ne suis pas comme ça. Et pourtant si, et il va falloir que je me fasse à cette idée, comme à l'idée que jamais je ne pourrais adresser la moindre parole à cette belle infirmière. D'ailleurs, cette dernière prend la parole tout à coup, sa jolie voix m'emplit de bonheur et je me sens encore plus amoureux à l'entendre, même si ses mots me fendent le cœur. Façon de dire, une fois encore. Je vais avoir du mal à m'y habituer. « Nous ne sommes pas censés vous dire quoi que ce soit concernant votre état, Monsieur Austin, vous savez... Nous en sommes d'ailleurs désolés. Nous, nous devons seulement vérifier que ce qui a été mis en place fonctionne comme il le faut. » A peine sa phrase terminée, je pose une autre question, oubliant déjà qu'elle ne m'entendrait pas : « Ce sont des expériences sur nous ? ». Cette fois encore, George transmet mon message à l'infirmière : « Ce sont des expériences sur... moi ? ». Ann était sur le point de répondre quand John lui coupe la parole et annonce d'un ton sec : « Qu'est-ce que vous ne comprenez pas dans *nous ne sommes pas censés vous dire quoi que ce soit* ? ». Je reste ainsi sans voix, je sens toutes mes capacités de révolte s'atténuer et s'éteindre, je sais que cela ne nous mènera jamais à rien. George aussi se tait, ce n'est pas qu'il ne soit pas énervé, il conserve encore son regard de meurtrier ; il semble simplement n'avoir rien à dire, ce qui tombe sous le sens car je ne crois pas non plus qu'il y ait quelque chose à ajouter. J'imagine que le fait d'être considéré comme un animal de laboratoire enfermé dans une petite boîte sombre et hermétique joue aussi là-dessus. Le docteur John poursuit : « Vous avez l'air de bien vous porter. » puis il se tourne vers son assistante, la jolie petite infirmière brune : « Je pense qu'il est temps... ». J'aimerais savoir ce dont il parle, mais je n'ai plus envie de parler, pas plus que George. Sur ce point-là au moins nous nous ressemblons, ce qui en

fin de compte n'a rien d'étonnant. Ann ne semble pas bien rassurée d'avoir entendu cette phrase, peut-être qu'elle redoutait ce moment depuis notre arrivée. Mon arrivée, devrais-je plutôt dire. Elle répond alors au docteur John, d'un ton professionnel se voulant sérieux et assuré mais trahissant une angoisse tout à fait visible sur son visage, comme s'il ne lui était pas permis de craindre et d'avoir peur : « Vous êtes sûr de votre décision, docteur ? ». A cela, l'étrange petit bonhomme hoche la tête en signe d'acquiescement, sans même prononcer un mot, comme s'il n'y en avait même pas l'utilité, comme un acte banal, comme s'il était évident que *oui, je suis sûr*.

Mais est-il conscient de ce qu'il fait ? Il n'en a pas l'air, il semble surtout préoccupé par quelque chose, je ne saurais dire quoi. Peut-être se fait-il du souci pour nous ? Enfin... pour moi. Même si cette réflexion me paraît tout à fait ridicule toute bien considérée, car il ne semble pas nous apprécier beaucoup. De m'apprécier beaucoup. Après cela, il s'éloigne silencieusement du lit de George, même le bruit de ses pas est couvert par l'ambiance lourde qui règne dans cette pièce. Peut-être qu'il comprend enfin notre détresse. Ma détresse. Mais il reste muré dans son silence jusqu'à sa sortie de la chambre, l'infirmière le suivant tout aussi doucement, calmement, sans aucun bruit. Comme si Dieu dormait et qu'il ne fallait pas le déranger. Mais je ne vois aucun Dieu ici, seulement deux hommes pour un seul, et qui en plus de cela ne dorment pas. Ils referment la porte et nous voilà à nouveau plongés dans l'obscurité totale. J'entends au loin l'étrange petit bonhomme annoncer sur un ton de grande satisfaction : « Le R.A¹ a fonctionné. » Puis, on ne perçoit plus aucun bruit dans le couloir, les bruits de pas ne résonnent plus, ni à mes oreilles ni dans mon cœur, et c'est comme si le petit homme qui y marchait et qui était tombé amoureux s'était endormi. Ou qu'il était simplement tombé, tout court. Je demande à George : « Tu as une idée de ce qu'il va nous arriver ? »

¹ R.A : « Rejet de l'âme », traitement introduit dans la société dès 2254. Ce fruit du progrès scientifique consiste en la séparation d'un corps et d'un esprit, d'une âme, afin de pouvoir placer le corps sous la direction d'un supérieur sans risque de représailles. Cependant, en 2267 les scientifiques ne savent pas encore où vont les âmes extraites des corps.

« Non. » me dit-il simplement. « D'accord. » et je n'insiste pas. Je m'ennuie. J'ai hâte que l'on me sorte d'ici. Alors nous attendons encore.

12h. Des hommes sont venus nous chercher, George et moi. Des hommes en blouse blanche, comme le sont tous les infirmiers et les docteurs. Des hommes qui se ressemblent, c'est atroce comme ils se ressemblent. Cette uniformité, cette peau si pâle sous les lumières blanchâtres des néons du plafond des couloirs. Ces formes blanches qui passent dans tous les sens. Ils prennent George par les bras, ils me laissent marcher derrière. George ne dit plus rien, il ne proteste plus. Ils vont vite, ils semblent pressés, le temps file à une vitesse excessivement rapide une fois que l'on sort de notre salle obscure. Je n'ai pas le temps de m'attarder sur les visages de ces hommes. Il y a peut-être des femmes, mais certainement pas Ann. Le couloir n'en finit pas de s'étendre, il semble infini, et fort aimable sera celui qui me dira où il peut bien nous mener, car je ne vois rien d'autre que la lumière blanche, là-bas tout au fond, quand je tente de voir, d'apercevoir, l'endroit où nous nous dirigeons. Je n'entends rien d'autre que les bruits de pas des hommes en blouse blanche, marche rythmée telle celle des armées lors d'un défilé un jour de fête nationale. Nous sommes arrivés dans une grande salle blanche comme leurs blouses. Il y a des hommes en costumes de travail blancs tachés de gris qui s'affairent, travaillant avec un entrain peu commun, à ce qui s'apparente être la construction de pièces mécaniques et d'objets en tout genre. Ils répètent inlassablement les mêmes mouvements, comme happés par un engrenage. Il y a à côté d'eux des doubles d'eux-mêmes qui ne font qu'observer. *Comme George et moi.* Ils semblent dire aux hommes qui travaillent d'arrêter, que cela n'a pas de sens, mais ces derniers continuent encore et encore. Les hommes en blouses blanches donnent à George le même uniforme que les autres et lui attribuent un poste. Ils lui injectent une dose d'un de leurs étranges médicaments et il commence à travailler. J'ai beau lui dire de s'arrêter, il ne m'écoute pas. Comme les autres, il continue encore et encore. Pour ne jamais finir. De là, je sais qu'on ne partira pas.

FIN